Document generated on 07/01/2025 6:30 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Image 5

Vincent Engel

Number 61, Spring 2000

Nouvelles d'une page

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4231ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Engel, V. (2000). Image 5. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (61), 28–28.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Image 5

Vincent Engel

Je ne sais toujours pas comment j'ai eu le culot de lui répondre ça. J'en suis encore estomaqué, incapable de trancher si cette réplique fulgurante fut géniale ou ignoble. D'une certaine façon, quoi qu'il en soit, je m'en veux quand je me souviens de son regard médusé, de ses lèvres entrouvertes qui paraissaient avoir brutalement oublié l'usage de la parole.

Usage que, pourtant, elle maîtrisait parfaitement. Philosophe de formation, elle travaillait sur Ahrendt. Comme tous les philosophes, elle donnait l'impression d'avoir tout lu et d'être aussi bien capable de rendre obscure l'évidence la plus triviale que de résoudre des quadratures de cercles utopiques. Son sujet de recherche l'amenait souvent à venir discuter avec moi des camps nazis, des détails, de la manière dont on pouvait les interpréter, dont on devait les transmettre. Elle semblait plus militante que moi. Plus elle s'enflammait, plus je prenais mes distances ; je me suis toujours senti embarrassé devant ceux qui paraissent concentrer toute leur énergie et leur pensée sur un passé qu'ils n'ont pas vécu.

Ce soir-là, nous avions une fois encore discuté de longues heures des camps : quelle est la véritable responsabilité des chrétiens ? C'était pour elle un sujet épineux, où elle résistait étrangement. Elle voulait à la fois se proclamer très coupable et s'entendre pardonnée. Enfin, à bout d'arguments, elle s'est décidée à partir, remettant la discussion à une fois prochaine.

Je lui ai rendu son manteau, j'ai ouvert la porte. Visiblement, quelque chose la chipotait ; un ultime atout, qu'elle me jeta enfin à la figure : « Moi, je suis allée visiter Auschwitz. Et toi ? » La réponse fusa : « Ma famille y est allée pour moi. »

Était-ce une monstruosité ? Je le crois. Toujours est-il que nous n'en avons plus jamais parlé.